

## DEUTÉRONOME 8 : L'ÉPREUVE DU DÉSERT

Israël a passé près de quarante années dans le désert du Sinaï, 38 ans si je me souviens bien. Le Deutéronome a été rédigé au sortir de cette période. La génération des Israélites qui avait connu l'Exode était décédée dans le désert et la seconde génération s'apprêtait à entrer dans le Pays de Canaan et à le conquérir. Moïse va lui aussi bientôt disparaître. Mais auparavant, il renouvelle l'alliance de Dieu avec Israël, pour que la nouvelle génération se sente concernée elle aussi par l'alliance, pour qu'elle sache que l'alliance conclue sur le mont Sinaï vaut pour elle et pour les générations suivantes. C'est alors l'occasion d'une rétrospective sur le temps passé par Israël au désert. Car il y a des leçons à en tirer. Les expériences que Dieu fait vivre à son peuple doivent nourrir sa réflexion, car on peut en apprendre bien des choses utiles pour sa vie et sa marche avec Dieu. Et c'était particulièrement le cas des années de pérégrinations d'Israël dans le désert. C'était un temps d'épreuve, mais ces expériences d'Israël sont aussi présentées comme un moyen d'éducation utilisé par Dieu pour son peuple.

Il y a des temps comme cela dans la vie, où il est bon de marquer un temps d'arrêt, de prendre du recul pour réfléchir, de dresser un bilan, et de réfléchir à ce que nous avons appris, pour bien nous en pénétrer, ou encore de chercher à discerner ce que Dieu a voulu nous apprendre en nous faisant passer par les expériences qu'il a suscitées dans notre vie. Dieu est le Dieu de l'histoire ; il agit dans l'histoire. Et c'est pourquoi l'histoire à quelque chose à nous apprendre sur Dieu, sur nous-mêmes, sur ce que Dieu fait pour nous ou attend de nous.

Dieu a fait connaître la pauvreté à Israël pour l'éprouver (v. 2). Le désert est en effet décrit comme terrible : v. 15. Dans de telles circonstances, ou bien on compte sur Dieu, on apprend à dépendre de lui et l'on se place au bénéfice de sa sollicitude, ou bien on craque, on se rebiffe, on rejette Dieu. Ainsi l'épreuve permettait de montrer quel parti Israël allait prendre : fin v. 2.

Comment réagissons-nous lorsque survient l'épreuve, lorsque les difficultés surviennent ou que les obstacles se dressent sur notre chemin ? Que les choses ne se passent pas comme nous l'aurions voulu ou souhaité ? Est-ce que nous nous rebifions ou nous révoltons contre Dieu ? Ou est-ce que nous continuons à lui faire confiance en nous en remettant à son action ?

En fait, le séjour au désert constituait un châtement pour les Israélites : est-ce que vous vous rappelez pourquoi ? Qui peut me le dire ? Les Israélites avaient manqué de confiance en Dieu et avaient reculé au moment de l'entrée dans le pays promis. C'était une sanction pour cette faute. Mais Dieu ne s'est pas contenté d'appliquer une sanction. Il a donné à ce châtement un caractère pédagogique. Il en a fait un moyen d'éduquer son peuple (v. 5). Ainsi, Dieu a utilisé le châtement pour faire du bien à son peuple (v. 16). Le châtement visait à apprendre au peuple de Dieu à dépendre de lui. C'est justement parce qu'il n'avait pas compté sur Dieu qu'Israël avait reculé devant la conquête du pays promis. Il fallait donc qu'il apprenne qui était son Dieu, quelle place Dieu voulait tenir dans son existence, qu'il apprenne à compter sur Dieu et à dépendre de lui. Le châtement était approprié à la faute, pour donner à Israël la leçon qu'il avait besoin d'apprendre, vu la faute qu'il avait commise.

Les Israélites avaient besoin de comprendre ce qu'est Dieu ; ils avaient besoin d'apprendre que Dieu pouvait prendre soin d'eux, pourvoir à leur nécessaire, agir en leur faveur. Et ils avaient besoin d'apprendre à compter sur ce Dieu-là, à lui faire confiance.

Aussi Dieu les a-t-il laissés dans le désert, dans une situation où les Israélites ne pouvaient pas subvenir eux-mêmes à leur propres besoins, et même pas à leurs besoins vitaux. Ils étaient forcés de s'adresser à Dieu pour recevoir de quoi manger et de quoi boire. Ils n'avaient rien sans Dieu. En fait, souvent, ils se sont adressés à Moïse, mais c'est Dieu qui les a pris en charge. Dieu les a nourris de la manne (v. 3), il a fait jaillir pour eux l'eau de rochers (v. 15), il a assuré la conservation de leurs vêtements (v. 4), et les a gardés en bonne santé ou en forme (v. 4).

Les Israélites ont ainsi vécu dans une situation humiliante, une situation de pauvreté : car il est humiliant de ne pas être capable de produire ses moyens de subsistance, et de devoir dépendre de quelqu'un d'autre. Le temps du désert a aussi été un temps d'inactivité relative. Il n'y a pas grand chose à faire dans le désert, on ne peut pas produire beaucoup de richesses : pas de développement économique, technologique ou culturel. On ne fait pas beaucoup avancer l'histoire. Une génération semble avoir vécu pour rien : l'entrée dans le Pays promis et sa conquête ont été retardés d'une génération. Aujourd'hui, on veut tout tout de suite. De nos jours, le jeune couple qui se marie veut sa maison et tout l'équipement dedans dès les premières années. Et il y sacrifie parfois ses enfants. Mais les valeurs de Dieu ne sont pas les mêmes. Dieu ne fait pas tout tout de suite. Il construit dans le temps. Et il prend le temps d'éduquer ses enfants. C'est beaucoup plus important à ses yeux que de leur donner tout tout de suite. Et parfois, cela prend des générations. La première génération de son peuple n'a donc pas vu le Pays promis. Israël a vécu là, dans le désert, porté par Dieu comme un enfant porté par ses parents (v. 5). Cela lui permettait d'apprendre que Dieu pourvoit. Il a fallu le désert pour qu'Israël l'apprenne. Et Dieu a pris le temps qu'il fallait pour le lui inculquer. Le temps du désert enseignait à Israël, déjà à ce moment-là, que Dieu bénit sans que nos œuvres y soient pour rien. Ainsi, une fois dans le pays promis, une fois bénéficiant des richesses du pays et du fruit de son travail, de ses œuvres donc, Israël devait pouvoir se garder de se dire : v. 17.

Le désert devait servir à faire comprendre aux Israélites qu'ils avaient à vivre de la grâce de Dieu seule. Ce principe, Dieu bénit par grâce, n'était pas valable que pour la période du désert. Ce principe vaut pour toute la vie, pour toute l'histoire humaine. L'homme vit de la grâce du Seigneur, et tout ce qu'il a est grâce. Et c'est encore vrai aujourd'hui : si Israël a vécu éduqué et porté par Dieu au désert comme un enfant éduqué et porté par son père, nous avons nous aussi à devenir comme de petits enfants, à dépendre de Dieu et de sa grâce, pour avoir part au Royaume de Dieu.

Une fois dans le pays, manger à sa faim, produire par son travail, pouvait être pris comme allant de soi, d'autant plus que le pays était riche et offrait de multiples possibilités de développement économique et technique (v. 8-9, 12-13). Il devenait alors tentant d'oublier la leçon du désert, d'oublier que l'homme dépend de Dieu et de sa grâce et de s'imaginer que la prospérité est le résultat du seul travail humain.

Notez que la prospérité économique est ici présentée comme un don de Dieu, une bénédiction. Il n'y a pas de honte à avoir des affaires prospères. L'abondance représente cependant un danger, une tentation : celle de l'orgueil qui conduit à se croire autosuffisant (v. 12-14). La leçon du désert, c'est que tout don vient de Dieu, y compris le fruit du travail humain (v. 18).

Et pour s'en souvenir, Israël était appelé à garder en mémoire la leçon du désert (N'oublie jamais, v. 2, Souviens-toi, v. 18), et aussi à cultiver la reconnaissance (v. 10), à

cultiver la reconnaissance, même pour ce qui paraît aller de soi —et peut-être faudrait-il dire « et surtout pour ce qui paraît aller de soi », même, et surtout lorsqu'il est moins évident que ce que nous avons vient de Dieu, donc même et surtout dans le pays promis, où c'est moins évident que dans le désert. En fait cela n'allait pas de soi : qui allait donner le pays à Israël, sinon le Seigneur (v. 10) ?

Nous vivons dans un pays prospère, où bien des choses semblent aller de soi. Nous avons aussi besoin de cultiver la reconnaissance envers Dieu.

Alors comment fait-on pour se souvenir ? Dieu avait donné à Israël des fêtes, des fêtes pour exprimer la reconnaissance au moment des récoltes et des fêtes pour se souvenir de l'œuvre de salut de Dieu pour son peuple dans l'histoire. Il n'y a pas de fêtes instituées dans le NT. Mais il y en a dans la tradition chrétienne et ce n'est pas une mauvaise chose que de saisir ces occasions pour se souvenir de manière particulière de ce que Dieu a fait pour nous dans l'histoire. Il y a quand même un geste institué par Christ pour nous aider à cultiver le souvenir de ce qu'il a fait pour nous : la cène. Et si il a institué ce geste, c'est parce qu'il savait que nous avons besoin de répéter certains rites pour entretenir le souvenir. Le culte dans ses diverses parties peut être un moyen de cultiver la pensée de ce que Dieu fait pour nous. Pendant ce temps estival, temps où le rythme se ralentit et où on court moins, parce que certaines activités cessent, temps de vacances aussi, on peut peut-être prendre un peu de temps pour réfléchir à ce que Dieu fait pour nous. Mais c'est aussi tout au long de notre vie que nous sommes appelés à prendre note des bienfaits de Dieu et à cultiver la reconnaissance envers lui. C'était prescrit pour l'Israélite lors des repas (v. 10). Et il est bon que nous rendions grâce à Dieu à l'occasion des repas, comme beaucoup de chrétiens le font encore. Mais on peut le faire aussi pour bien d'autres choses et en bien d'autres occasions. Il est aussi bon de prendre un temps le soir, pour exprimer sa reconnaissance envers Dieu pour ce qu'il a donné et fait au cours de la journée écoulée.

Parfois cependant surviennent les difficultés ou l'épreuve : ce sont là des occasions d'apprendre à compter sur Dieu, à dépendre de lui. Dieu affirme à son peuple que l'épreuve s'inscrivait dans un projet visant au bien d'Israël (v. 16). Dieu a aussi un projet qui est bon pour nous au final et qu'il réalisera si nous persévérons dans notre marche avec lui, même si le chemin traverse l'épreuve, qui peut être lourde à porter. Puis, lorsque les choses vont mieux, cela devrait nous pousser à être davantage reconnaissants.

OM : leçon de dépendance envers Dieu. Je ne dis pas qu'il faut se mettre exprès dans ce genre de situation pour apprendre à compter sur Dieu. Mais Dieu nous y met parfois, et la valeur pédagogique de ce genre d'expérience est précieuse + mon épouse à l'IB.

Mais dépendre de Dieu, cela ne vaut pas seulement pour les besoins courants. Cela vaut pour toute la vie. Le principe qu'Israël devait apprendre dans le désert, et qui s'appliquait d'abord à ses besoins vitaux, ce principe vaut pour tout ce qui fait la vie, il vaut aussi pour la direction de notre vie, l'orientation de notre conduite et de notre action. Pour savoir comment vivre, nous dépendons de Dieu. Il ne nous appartient pas d'inventer tout seuls la voie à suivre. Nous avons aussi besoin de Dieu pour diriger notre vie, nous avons besoin de la Parole de Dieu, des commandements de Dieu, pour orienter notre conduite et notre action. V. 3b.

[Certains comprennent : Israël n'a pas vécu au désert du pain qu'il produisait par son travail, il a vécu de la manne qui lui a été donnée à la parole de Dieu, sur ordre de Dieu : Israël dépendait ainsi des ordres prononcés par Dieu pour que vienne la manne. Mais je crois que ce texte va plus loin que cela.]

L'homme ne vit pas de pain seulement, c'est-à-dire de ce qu'il produit lui-même, mais il vit des dons de Dieu, tout comme les Israélites ont vécu de la manne au désert. Il vit des dons de Dieu s'applique non pas seulement à la nourriture, mais à toute la vie. Et cette dépendance à l'égard de Dieu se traduit pas l'obéissance à sa Parole. Ce n'est pas moi tout seul qui décide de quelle manière je vais vivre et ce que je vais faire de ma vie. Mais c'est dans la dépendance par rapport à Dieu, et donc dans la soumission à la Parole de Dieu que je vais décider de cela. V. 6. L'obéissance aux commandements de Dieu est un thème clé de ce chapitre et c'est certainement de cela que Moïse parle, lorsqu'il mentionne toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Nous vivons de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. C'est là un nouveau texte bien adapté pour une année de la Bible. 2003 a été proclamé année de la Bible par les chrétiens de divers pays d'Europe. Entre autres pour rappeler aux chrétiens l'importance de la Parole de Dieu et nous encourager à la lire, à la méditer, à l'étudier. C'est une bonne initiative. En même temps, il est triste que l'on ait besoin de proclamer une année de la Bible pour pousser les chrétiens à la lire. L'année de la Bible, c'est, ou ce doit être, tous les ans pour nous. L'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Nous sommes donc conviés à nous pénétrer de cette Parole, à nous en imprégner, et pour cela, à la fréquenter régulièrement, assidûment. Nous prenons du temps pour nourrir notre corps plusieurs fois par jour. Combien de temps prenons nous pour nous nourrir de la parole de Dieu. Ici encore, saisissons l'occasion de cette période estivale pour lire tel livre de l'Écriture que nous connaissons mal. « ... de toute parole » dit le texte. Est-ce que nous connaissons l'Écriture dans toutes ses parties ? Est-ce que vous avez lu la Bible en entier au moins une fois dans votre vie ? Si vous ne l'avez pas fait, êtes-vous sûrs que rien d'important ne vous a échappé ? Mais une fois, ce n'est pas beaucoup, car on oublie vite. Qui saurait dire ce matin de quoi chaque livre de la Bible parle ? Je ne vais pas faire de sondage, ou d'interrogation : j'en fais assez pendant l'année scolaire... Mais si vous ne savez pas dire de quoi parle chaque livre de la Bible, alors vous avez encore de quoi faire. Pourquoi ne pas lire et méditer un ou plusieurs livres de la Bible que vous connaissez mal cet été ? Ou relire tel livre dont vous n'avez que peu de souvenirs...

L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais aussi de toute parole prononcée par le Seigneur.

Mais s'imprégner de l'enseignement biblique ne sert à rien si cela reste au niveau de la connaissance intellectuelle. Dieu nous donne sa parole pour que nous en vivions. Je l'ai déjà remarqué, l'obéissance aux commandements de Dieu est un thème clé de tout ce chapitre (v. 1, 2, 6, 11, 20), comme de tout le Dt. Ce que Dieu a fait pour Israël en Égypte et dans le désert démontre qu'il est le vrai Dieu. Et s'il est le vrai Dieu, ses exigences et ses commandements sont à prendre très au sérieux.

En fonction de quelles valeurs est-ce que je vis ma vie ? En fonction de quoi est-ce que je l'organise ? En fonction de quoi fais-je mes choix professionnels ? Quels principes conduisent ma vie professionnelle ? Et ma vie de famille ? Qu'est-ce qui détermine la manière dont j'éduque mes enfants ? La manière dont je gère mon argent, l'utilisation que j'en fais ? Et aussi les petites choses : qu'est-ce qui détermine ma manière de m'habiller ? Mes loisirs ? Ce que je regarde à la TV ou au cinéma ? Les valeurs du monde dans lequel nous vivons ou la Parole de Dieu ? Et l'on pourrait multiplier les exemples.

Moïse met son peuple en garde contre l'oubli du Seigneur et l'idolâtrie (v. 19). On sait ce qui est arrivé. Une fois dans le pays promis, Israël s'est tourné vers les idoles. Lorsqu'on lit le livre d'Osée, on apprend que les Israélites ont adopté Baal pour dieu. Baal était un dieu cananéen, le dieu de l'orage et de la pluie, un élément vital dans ces pays

chauds. En tant que dieu de la pluie, Baal était le dieu de la fertilité. C'était aussi le dieu de la fécondité humaine et son culte donnait lieu à des pratiques immorales. Baal peut ainsi apparaître comme le dieu de la jouissance, jouissance de la prospérité matérielle qu'il était censé procurer, ainsi que jouissance par la sexualité. Cela ne vous rappelle rien ? Bien des gens d'aujourd'hui ne sont finalement pas si différents des adorateurs de Baal.

Au lieu de cultiver la reconnaissance envers Yahvé pour les biens du pays promis, comme Moïse les avaient invités à le faire, les Israélites ont attribué leur prospérité au dieu Baal (Os 2.10,14-15). Dans le désert, Israël s'était trouvé quasiment forcé de s'adresser à Yahvé, car il était placé dans une dépendance totale à son égard. Dans le pays promis, par contre, on avait en apparence moins besoin de Yahvé. Et on lui a préféré Baal, et l'on peut penser que c'est en grande partie parce que Baal était moins exigeant que Yahvé. Servir Baal permettait de laisser de côté la Parole de Dieu et ses commandements.

La vie est aujourd'hui beaucoup plus facile, à bien des égards, qu'autrefois. Nous sommes au bénéfice d'une grande prospérité, ainsi que de moyens techniques qui facilitent grandement l'existence par rapport à la condition des générations qui nous ont précédées. En outre, on n'aime pas entendre parler d'obéissance ou de devoir. L'effort est bien moins valorisé. Les nouvelles pédagogies veulent que les enfants apprennent par le jeu, plutôt que par l'effort. L'habitude de la facilité conduit à rechercher la facilité aussi dans la marche avec Dieu et dans la vie chrétienne. Alors les chrétiens ne se tournent pas vers Baal, mais parfois, nous nous mettons à servir Dieu comme on sert une idole. Nous nous mettons à servir Dieu, mais avec les valeurs de notre monde. Un monde qui revendique ses droits, mais parle peu de l'accomplissement du devoir. Un monde qui a pour valeur la satisfaction personnelle, dans lequel on cherche avant tout à se faire plaisir, à se trouver bien, plutôt que de valoriser l'engagement pour des causes bonnes. Un monde qui privilégie l'émotion et le ressenti. D'une certaine manière, cela ressemble au culte de Baal. Et cela peut déteindre sur nous chrétiens, sur notre manière de penser et d'envisager la vie, sur notre manière de considérer Dieu et de vivre notre piété.

On note partout aujourd'hui dans le monde une forte tendance des chrétiens à privilégier l'émotion et le ressenti dans la relation avec Dieu, et à considérer la foi comme le moyen d'obtenir la guérison de tous les maux. On cultive un certain type de piété qui vise d'abord à regonfler les gens, à les rassurer ; et l'on tient le type de discours qui va les faire se sentir bien. C'est ce qu'il faut si l'on veut attirer les gens en nombre dans les Églises. Un ami pasteur me parlait tout récemment de l'un des responsables de son Église à qui il confie des présidences de culte : « Dans ses prestations, tout tourne autour de soi, on est là pour se faire du bien ». Et cet ami pasteur me disait : « Et dans tout cela, je ne sais pas où est Dieu ». Nous risquons de tomber dans une approche centrée sur nous-mêmes, qui enrôle Dieu au service des aspirations de l'homme.

Parfois aussi, nous risquons de devenir comme les contemporains de Jérémie, qui s'imaginaient que tout allait bien pour eux parce qu'ils avaient le temple de Dieu au milieu d'eux. Jérémie, quant à lui, ne cessait de leur annoncer la destruction de Jérusalem et du temple, et la déportation massive du peuple. Mais les habitants de Juda croyaient dur comme fer que, puisque Yahvé habitait dans le temple de Jérusalem, il protégerait la ville quoi qu'il arrive et quel que soit le comportement de ses habitants. Si je m'imagine qu'il suffit d'aller à l'Église tous les dimanches et d'avoir la bonne doctrine du salut pour que tout aille bien pour moi, je me fais des illusions. Et nous cherchons à nous rassurer, à nous faire nous sentir bien, en nous concentrant sur certains attributs de Dieu. Ce n'est pas totalement faux. Tout est grâce, et la grâce est là pour nous rassurer et nous encourager. Mais elle est aussi là pour nous amener à nous nourrir de la Parole de Dieu et à obéir à ses

commandements. Et si cette dimension manque dans notre vie, nous nous trompons nous-mêmes.

À propos des attributs de Dieu, M. Evans a dit récemment quelque chose qui m'est resté. Il était notre orateur lors de la dernière pastorale. Au cours de l'une de ses interventions, il a posé cette question : quand entend-on parler dans nos Églises de la sainteté et de la justice de Dieu ? Parfois la louange peut être détournée de son but. Il peut arriver qu'une certaine forme de louange soit là davantage pour nous faire du bien que pour Dieu. Oui, Dieu est le Dieu puissant, qui nous protège, qui guérit, qui console, qui encourage, qui fortifie, qui nous aime. Tout cela est juste. Heureusement ! Et il est bon de se faire du bien en considérant ces attributs de Dieu. Nous en avons besoin.

Mais il est aussi le Dieu juste et saint, le Dieu de la Loi, le Dieu des commandements, le Dieu exigeant, qui nous appelle à l'effort, à l'obéissance, au devoir. Gardons-nous d'un regard déformant, parce qu'exclusivement polarisé sur certains attributs de Dieu, un regard qui réduirait Dieu à une quasi idole enrôlée à notre service. Et pour cela, nous avons besoin de donner à la Parole de Dieu, à toute la Parole de Dieu, la place de choix dans notre vie personnelle et dans notre vie d'Église.

Le livre des Psaumes est un recueil de prières et de cantiques qui étaient utilisés dans le culte israélite. Quel psaume a-t-on placé en tête ? De quoi parle-t-il ? C'est intéressant et certainement significatif. On a placé ce psaume là en premier pour rappeler aux Israélites que le culte qu'on rend à Dieu n'a pas grande valeur à ses yeux si l'on ne se met pas à l'écoute de sa Parole.

Ensuite, quel est le psaume le plus long ? De quoi parle-t-il ?

Au fond, le culte était vu comme une occasion d'entendre la Parole de Dieu, d'appeler les Israélites à s'attacher à cette parole pour la vivre.

Une étude portant sur les réunions des premiers chrétiens montrent qu'il passaient la plus grande partie de leurs réunions à recevoir l'enseignement, pour apprendre à vivre dans l'obéissance. Et cela durait des heures. En 2003 année de la Bible, quelle place accordons-nous à l'enseignement de la Parole de Dieu dans notre vie d'Église ? J'ai déjà abordé cette question. Et je le fais encore, car c'est crucial, vital.

Nous vivons une ère de prospérité, de savoir, de techniques. Tout cela est bon, mais peut constituer un piège pour nous. Nous avons aujourd'hui tellement de possibilités, tellement d'avenues largement ouverte devant nous, à explorer, à emprunter, bien trop pour un seul être humain. D'où la tentation de courir en tous sens et d'oublier que l'homme ne vit pas de ces choses seulement. Et si j'ai parlé de la place donnée à l'Écriture, il faudrait aussi mentionner la prière. Quelle place est-ce que nous accordons à la prière dans notre vie en dehors du dimanche matin, dans notre vie personnelle et notre vie de famille ? La prospérité nous ferait-elle oublier notre dépendance à l'égard de Dieu ? Car la dépendance à l'égard de Dieu se vit dans la prière.

Que notre vie soit toute entière dans la dépendance à l'égard de notre Dieu. Que Dieu nous aide à donner à la prière une juste place dans notre vie. Qu'il nous aide à remettre sa Parole à l'honneur dans notre vie et dans celle de notre Église, toute sa Parole, et pas seulement ce qui nous fait plaisir dans sa Parole, tout le conseil de Dieu, disait Paul. Car nous ne vivons pas de pain seulement, mais aussi de toute parole qui sort de la bouche du Seigneur.